



AN OLD MONK

ENTRETIEN AVEC JOSSE DE PAUW & KRIS DEFOORT

Comment s'est construit le spectacle ?

Josse De Pauw : À l'origine, j'ai appris que j'étais diabétique et je me suis rendu compte que je devenais vieux. Pour guérir, j'ai senti que je devais faire quelque chose d'artistique en partant de cette nouvelle situation. Comme Kris Defoort et moi partageons la même admiration pour Thelonious Monk, que nous pouvions faire un jeu de mots sur « monk », qui veut aussi dire « moine », nous sommes partis sur ce double sens. Thelonious Monk pour la musique, le vieux moine solitaire pour le texte... J'ai commencé à écrire très vite, nous avons fait une séance de travail avec Kris et, immédiatement, il y a eu un accord entre mots et notes.

Kris Defoort vous êtes musicien et compositeur. Si vous semblez n'appartenir à aucune tendance, avez-vous cependant un attachement constant aux « mots » ?

Kris Defoort : Oui, j'aime la littérature. Je lis beaucoup et les mots m'inspirent pour écrire la musique. Je viens de terminer une pièce pour orchestre qui est une commande du Concertgebouw Orchestra d'Amsterdam ; cela m'a paru très dur, je n'avais pas le soutien d'un texte. Jusqu'à maintenant, le théâtre musical était pour moi une forme pour raconter une histoire avec une musique qui n'était pas seulement illustrative. Je suis libre ; je suis un musicien de jazz, un improvisateur. Je m'intéresse à toutes les musiques, les musiques d'aujourd'hui, les tendances d'aujourd'hui et je ne suis lié à aucune école. En fait, je suis d'une nature très curieuse et quand j'écoute quelque chose qui musicalement m'intrigue, je cherche et j'analyse les partitions. Par contre, je ne lis pas de livres théoriques. Ce sont les sons qui m'inspirent et j'intègre les différentes influences à mon propre univers. Le fait de ne pas avoir fait d'études de composition dans un conservatoire mais au contraire d'être autodidacte me permet une grande liberté.

Pour *An Old Monk*, vous êtes-vous inspiré des thèmes du jazzman Thelonious Monk ?

K.D. : Oui, et on peut les reconnaître. Bien sûr ils sont modifiés, transformés. Et comme nous improvisons tous les soirs, nous ajoutons nos propres compositions. Deux autres musiciens nous accompagnent. L'un est batteur, Lander Gyselinck, l'autre bassiste, Nicolas Thys, et ils sont entrés très vite dans cet univers de mots et de notes. Ils ont proposé en répétitions des choses qui ont fait évoluer le spectacle.

J.D.P. : Et si le texte ne change pas en fonction de la musique, il est à chaque fois placé différemment, dit différemment. Il doit entrer dans la musique, pas toujours au même moment, pas toujours de la même façon. Après chaque représentation, nous parlons de ce qui s'est passé sur le plateau. Nous le modifions en fonction des sensations que nous avons eues sur le plateau, de la justesse de tel ou tel moment commun, ou au contraire d'une gêne ressentie à un autre moment. Nous avons développé un langage commun, à quatre, qui fait de moi un musicien. Il n'y a plus un trio et un acteur mais vraiment un quatuor avec chacun son instrument. C'est la liberté qu'apporte le jazz qui, je crois, a permis cet accord qui n'efface pas les personnalités, mais qui les enrichit au contact des autres. Nous improvisons ensemble et je suis flatté que les musiciens me considèrent comme un des leurs. Le groupe est toujours un support à celui qui est soliste, musicien ou acteur.

K.D. : Nous sommes à l'écoute de Josse De Pauw et nous devons réagir très vite par rapport aux harmonies qui défilent en dessous, à la trame harmonique qui est quand même directive. On peut cependant ralentir un accord pour être en symbiose avec l'acteur et avec le rythme du texte.

D'ailleurs, dans votre spectacle, l'acteur n'est pas seulement un récitant, il est aussi un danseur, un corps en mouvement presque permanent. Fixez-vous le texte ? Fixez-vous le mouvement ?

J.D.P. : Le travail du corps est improvisation. Par contre, comme nous jouons le spectacle depuis longtemps, un langage corporel s'est installé. Un parcours est fléché avec des endroits au plateau où je dois me trouver et où je suis libre de mes mouvements. Et j'adore danser. Il y a une joie de bouger sur la musique. Il y a une joie à perdre la signification du texte et à jeter les mots sur la musique. Cela dit, quand je suis assis ou quand je vais vers le public, c'est le texte qui a toute mon attention.

K.D. : Ce qui nous réunit, c'est aussi un goût pour l'imperfection, pour l'improvisation qui rendent vivant le spectacle.

J.D.P. : Mais si le texte est écrit pour moi, j'ai toujours refusé de l'éditer. Je pense que lire ce texte imprimé ce serait un peu comme les textes de ces chansons pop qui nous enchantent quand on les écoute et qui nous paraissent parfois un peu mièvres quand on les lit.

K.D. : Les textes sont écrits pour être dits sur de la musique ou avec de la musique. Ils n'existent que dans ce contexte.

J.D.P. : C'est la raison pour laquelle je parle de concert théâtral.



Il y a un rapport très perceptible entre vos émotions et le personnage ; la musique semble parfois le fatiguer, comme parfois lui redonner de l'énergie.

J.D.P. : Je ressens tout, très fortement. Je ne fais pas semblant d'être fatigué, je ne fais pas semblant d'être en forme. Je ne joue pas à exprimer des sensations mais je les vis en direct. La musique me fait passer d'un état à un autre. C'est pourquoi au début du spectacle, je ne rentre pas en scène immédiatement. Il y a d'abord une improvisation musicale, différente chaque soir, que j'écoute derrière un rideau et qui détermine l'état de mon entrée et de ma première danse. J'aimais l'idée que le public voit mes pieds s'agiter avant d'entrer en scène.

K.D. : C'est vrai, que nous ne facilitons pas le travail de Josse De Pauw. Nous prenons des risques, comme il en prend. Nous sommes exigeants vis-à-vis de lui comme il peut l'être avec nous.

Votre personnage utilise autant le « je » que le « il ». Sont-ils à égalité ? N'y a-t-il pas de prise de pouvoir ?

J.D.P. : J'ai toujours aimé jouer avec cette incertitude, avec le « je » et le « il ». La liberté d'être conteur et/ou acteur permet d'aller parfois très loin avec le personnage, de jouer avec les distances, d'être d'une grande sincérité et de porter un regard sur cette sincérité. Cela me permet d'être quelquefois spectateur avec les spectateurs, de me rapprocher d'eux. C'est le cas avec les photos de moi qui sont projetées. Elles ont été réalisées par un ami photographe Bache Jaspers, bien avant *An Old Monk*, pour un spectacle qui ne s'est pas fait. Elles sont donc déconnectées du spectacle et n'ont *a priori* aucun rapport avec le texte que j'ai écrit. Et pourtant, elles racontent ma vie. Elles sont moi et parlent de mon corps, nu, vieillissant. Mais j'ai voulu rompre avec la nostalgie possible, avec la comparaison et les photos ont été retravaillées artistiquement par le peintre Benoît van Innis. Je guide aussi le public dans la perception de ces photos puisque je peux les commenter en direct. De même avec le titre qui est totalement moi, comme il n'est absolument pas moi. Il est né d'une constatation faite en voyant mes amis aux alentours de la cinquantaine. Certains arrêtent de progresser, d'imaginer, de produire, d'autres commencent à s'angoisser par rapport à la mort. Or, je crois que la mort est un des moteurs de la vie. Il faut résister avec de l'humour, un humour que je cherche à partager avec le public puisque c'est la première fois que je joue avec le public, que je lui parle, que je lui demande de m'aider. En général je déteste ça, mais le jazz m'a poussé à établir ce rapport, cette communication physique très forte, comme le faisait Thelonious Monk. Cet humour apporte de la légèreté à un propos qui peut paraître lourd. J'aime sentir que le public entre doucement dans cet univers et qu'il devient un partenaire à part entière. Et ce qui m'a le plus surpris est l'écho que ce spectacle trouve auprès d'un public jeune alors qu'il parle, sinon de la vieillesse, tout au moins du temps qui passe.

K.D. : Il y a des spectateurs pudiques qui rient peu, et le spectacle à une coloration mélancolique. D'autres s'expriment davantage et le spectacle devient plus lumineux, plus léger. Pourtant, le texte est identique.

Vous citez une phrase de Thelonious Monk : « Ne joue pas ce que le public veut mais joue ce que tu veux et laisse le public appréhender ce que tu fais. » Cela pourrait-il être une devise pour votre engagement artistique ?

J.D.P. : C'est ma devise car je crois qu'on sous-estime trop souvent l'intelligence du public. Je n'ai jamais fait que des spectacles que « je » voulais faire. *An Old Monk* est un exemple parfait de cette démarche. Ce n'était pas gagné d'avance, cette musique n'est pas une évidence, il était difficile de la faire entendre.

Propos recueillis par Jean-François Perrier.

68^e
ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA14



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.